

# LETTRE D'INFORMATION

Numéro 13 – Avril 2016

ÉDITORIAL

Ce numéro illustre bien les facettes multiples de l'œuvre de Marie Jaëll : il y est question de la musique, de l'histoire et de la pédagogie. Olga Visentini, musicienne italienne, qui a donné récemment une conférence à Venise, au Palazzetto Bru Zane, explique le choix de ce titre un peu surprenant « *Être la musique avant de la jouer* » : Marie Jaëll. La seconde partie du récit d' Isabelle Balas relate les circonstances qui ont amené à la création de l'Association Marie Jaëll, en 1957, à Paris. Maria Rosaria Vitale, musicienne et scientifique à la fois, montre l'actualité et la pertinence de la démarche pédagogique de Marie Jaëll, dans sa thèse soutenue fin 2015. Et cette fois, les « Nouvelles parutions », de différents genres, ne seront pas uniquement françaises...

## — « Être la musique avant de la jouer » : Marie Jaëll —



En 1893, lors de l'Intégrale des Sonates de Beethoven (BnF-Gallica)

Pendant les étés, entre 1883 et 1885, la pianiste et compositrice Marie Trautmann-Jaëll séjourna à Weimar pour travailler auprès de Liszt. Tous les jours, elle était à ses côtés à la « Hofgärtnererei », la résidence de Liszt lorsqu'il était à Weimar. Marie était présente lorsqu'il composa la *Mephisto Waltz* n°3 : il lui demanda d'en trouver la fin et la lui dédicaça. Elle lui apportait son concours lors des concerts qui avaient lieu à la « Hofgärtnererei ».

« Un cerveau de philosophe et des mains d'artiste », disait d'elle Liszt. Marie eut alors la

possibilité d'observer de très près le génie qui fut pour elle une véritable révélation quand elle l'entendit la première fois à Rome en 1868. Elle était déjà alors une virtuose de grande renommée, appréciée du public et des critiques. Pourtant, il lui semblait avoir été atteinte depuis toujours d'une « myopie musicale ». Elle comprit soudain ce qu'elle cherchait à enseigner depuis des années : « être la musique avant de la jouer ». Liszt était la musique avant de la jouer.

Il n'est pas douteux que pendant les longues séances à la « Hofgärtnererei », Liszt ait joué devant elle ses toutes dernières compositions, de *Trübe Wolken* à la série de pièces en hommage à Wagner, la *Bagatelle ohne Tonart* et beaucoup d'autres. Cette sonorité inattendue qui a empli les oreilles de Marie, jour après jour, montrait jusqu'à quel point Liszt pouvait arriver à une « émancipation de la dissonance » comme on le dirait aujourd'hui, qui n'a pas d'équivalence chez les autres musiciens de l'époque et qui semblait à Wagner le signe d'une folie sénile.

Comme le pianiste Arthur Friedheim qui vint rendre visite à Liszt dans les dernières années, Marie aussi allait le matin à l'aube à la « Hofgärtnererei », pour passer du temps ●●●

avec le Maître, et jouer avec lui qui était toujours entouré d'étudiants et d'admirateurs pendant la journée. Et comme Friedheim, Marie vit peut-être parmi les papiers qui remplissaient le bureau de Liszt un manuscrit qui s'intitulait *Skizzen für eine Harmonie der Zukunft*. Ce texte a été perdu comme le *Prélude omnitonique* que Liszt avait composé pour illustrer ses théories sur l'ordre omnitonique. Il y décrivait ses prévisions sur l'abandon de la tonalité : de l'ordre unitonique (la tonalité), on serait passé à l'ordre pluritonique (la polytonalité), et finalement on serait arrivé à l'ordre omnitonique (l'atonalité), l'Endziel, l'objectif final, comme Liszt écrivit en marge dans les corrections de sa biographie par Lina Ramann. Liszt a dit à Friedheim qu'il ne le publiait pas parce que les temps n'étaient pas « mûrs ». Ils l'auraient été trente ans après. Il en aura aussi parlé certainement avec Marie, curieuse des nouveautés tonales comme le montre son œuvre de compositrice.

S'il n'y avait pas eu les contraintes de la vie mondaine auxquelles Liszt devait se plier à Weimar, insupportables pour « Marie d'Alsace », femme au caractère entier qui, bien qu'elle ait choisi la France comme patrie après 1870, n'avait que peu apprécié la « vie trop frivole » de Paris, Marie aurait été encore plus proche du grand Maître. « Dégoûtée de voir des choses ignobles et des êtres ignobles », elle semble n'avoir pas aimé quelqu'un parmi les élèves de Liszt. Précisément, la fameuse Lina Schmalhausen, surnommée « l'espionne » par la cour lisztienne. Lina était aussi un peu voleuse : elle avait dérobé des papiers dans le secrétaire de Liszt et de la dentelle dans un magasin ce qui avait provoqué un grand scandale que le Maître tenta d'apaiser. Mais Lina était surtout une mauvaise langue. Dans ses dernières années, Liszt était affaibli et sensible à l'affection de ses proches. Grâce à elle, nous savons comment les choses se passèrent à Bayreuth le jour de la mort de Liszt. Parmi les dernières paroles qu'il adressa à Lina avant de tomber malade et être isolé, il y eut cette phrase : « je dois vous parler de Marie Jaëll ». Que devait-il lui dire ? C'est ce que Lina a rapporté dans son journal.

Marie avait invité Liszt qui devait se rendre à Paris en avril 1886, pour assister à une soirée musicale qu'elle organisait en son honneur. Liszt arriva à la gare à Paris, et Marie venue l'attendre, recula quand elle le vit descendre du train déjà entouré de dames, entre autres la

cantatrice Pauline Viardot et la pianiste Caroline Montigny-Remaury. Liszt fut reçu dans la magnifique maison des Munkácsy et adulé par le Tout-Paris. Il participa à une série de concerts en son honneur, et aussi à celui donné par Marie. Ils se virent là pour la dernière fois. Il félicita Marie pour la manière dont elle avait joué et elle ne lui adressa qu'une seule phrase, lui lançant : « Vous n'avez qu'une femme en tête ». Elle faisait allusion à Lina, ironie du sort, dédicataire de la *Mephisto Waltz n°4*. « Je ne comprends pas ce qui arrive à cette brave femme » dit Liszt à Lina quand il lui raconta l'épisode. Il n'était pas le seul à qui cette femme assoiffée d'absolu semblait étrange. « Les mondanités qui plaisaient à Liszt n'intéressaient en rien Marie. Marie Jaëll, elle, voulait seulement être la musique avant de la jouer, et rien d'autre.

En 1894, après avoir donné à Paris, pour la première fois, en douze concerts, les œuvres pour pianos de Liszt, en privé et à la salle Pleyel, Marie traversa une période de composition d'une grande fécondité. Le triptyque, *Ce qu'on qu'on entend dans l'Enfer, dans le Purgatoire, dans le Paradis*, en dix-huit pièces, sa dernière grande œuvre pianistique, est un hommage à l'essence même de la musique de Liszt. « J'ai découvert en moi l'esprit lisztien », écrivait-elle. Mais ce ne sont pas des imitations : entre les dissonances qui représentent les âmes infernales inquiètes, les rythmes répétitifs, la recherche sonore poussée à l'extrême, c'est toute l'essence de la musique de Marie, son esprit propre.

Marie était la musique avant de la jouer, personnalité de feu irrésistiblement vouée à l'art, le sien et aussi à celui des autres. « Quel intérêt voulez-vous que j'aie à vous envoyer mes manuscrits. Ils contiennent des idées très neuves » écrivait-elle à Saint-Saëns. Incomprise, Marie abandonna la composition. Elle s'était illusionnée en pensant que Saint-Saëns ressemblait à Liszt. Comme Liszt le semblait à Wagner, Marie apparut comme une extravagante à Saint-Saëns. Elle l'affirma elle-même à Saint-Saëns : Liszt, lui, l'aurait comprise et lui aurait dit : « Marchez en avant ! ».

Olga Visentini – (trad. : M.-L. Ingelaere)

*Olga Visentini est spécialiste de la musique française et allemande du XVIII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle. Elle a été professeure à l'Université de Venise. Elle collabore avec différentes revues musicales spécialisées et enseigne actuellement au Conservatoire Agostino Steffani de Castelfranco Veneto, près de Venise. Elle a édité en italien les Mémoires de Berlioz et a publié une étude : Hector Berlioz e il suo tempo en 2010.*

## 21 ANS DE PROCHE ET INTENSE RELATION ÉLÈVE-MAÎTRE (1904-1925) – (2<sup>E</sup> PARTIE)

### 1912/1979 – Madame André Heu

Pendant l'été 1911, de nouveau en villégiature à New York, Angèle rencontre André Heu. Il est français mais vit entre l'Amérique et Paris. Les racines d'André sont à Paris, en Angleterre et, lui aussi, en Alsace ! Né en 1885, il est entré à 20 ans et fera carrière chez Bianchini Férier, grande maison de soieries lyonnaises qui a pignon sur l'avenue de l'Opéra à Paris et fournit aux grands couturiers, Poiret, Patou, Chanel, Dior et bien d'autres, des tissus innovants et précieux. Dès 1908 André, bilingue et de tempérament entrepreneur, se voit confier par Charles Bianchini, patron de la Maison, la création de succursales à New York et à Montréal. Il ne peut donc plus envisager que de courts séjours en France.

Angèle accepte de retourner vivre à New York, où ils se marient en 1912, mais elle ressent mal la séparation d'avec Marie Jaëll et ses amies pianistes. Qu'en est-il de toutes ces années de travail avec le projet d'arriver à jouer en concert ? Angèle se rend bien compte que Marie ne la prépare pas dans cette perspective, qu'elle cherche avant tout à expérimenter sur ses élèves la valeur de ses découvertes. Cette voie doit bien conduire aussi à la consécration par le concert, mais avec Marie Jaëll on n'est jamais au bout du chemin...

Certes Angèle participe à un concert donné au Carnegie Hall en jouant la *Sonate en si mineur* de Liszt qu'elle introduit par un exposé sur Marie Jaëll. Mais elle éprouve, comme ses compagnes qui travaillent à Paris, un tel intérêt pour ce travail de pionnier qu'elle n'est plus axée seulement sur son ambition personnelle mais partage, celle plus haute, d'une « révolution » (c'est le terme employé plus tard par Dinu Lipatti) une révolution en pédagogie musicale et pianistique en particulier. Elle enseigne donc et est enchantée du contact maître-élève, spécifique de l'enseignement Jaëll. Aider l'élève à saisir la relation entre sa pensée et sa main et découvrir le plaisir d'écouter, captive d'emblée

son attention. Cependant Angèle réalise à quel point son isolement aux États-Unis lui est pénible et elle demande à son époux d'envisager de vivre en France. La guerre alors les rattrape.

En août 1914, André est mobilisé – il est français –, le couple s'embarque pour le Havre sur le paquebot « La Lorraine ». André sera interprète dans le « Corps Expéditionnaire Britannique » pendant les quatre années de guerre. Angèle a 28 ans, elle n'a pas encore d'enfants mais fort à faire, avec à sa charge l'une de ses sœurs dépressive et seule avec un bébé, Joséphine sa mère qui n'a pu rentrer à temps à New York et Caroline la grand-mère âgée d'André.

Et puis Angèle se soucie tout particulièrement de Marie Jaëll qui a alors 68 ans et n'a plus comme seule famille que ses trois neveux d'Amérique et, en Alsace, sa cousine Madeleine Kiener et ses enfants. Dans sa retraite du 77 de l'Avenue de La Muette, elle est entourée d'une poignée d'élèves et de quelques élus comme André Siegfried (académicien des sciences morales et politiques, libre penseur... et interprète avec André Heu durant la guerre !) et Maurice Pottecher (homme de théâtre, écrivain et poète né dans les Vosges). Marie est très affectée par cette nouvelle guerre et voit là une revanche à prendre sur la guerre de 1870 qui l'a laissée meurtrie. Dès août 1914, fervente patriote, elle fait suspendre du haut de la galerie de son atelier un grand drapeau français.

En août 1914, les nouvelles sont terrifiantes, l'avancée allemande semble imparable, le préfet fait évacuer les civils, le Gouvernement s'exile à Bordeaux. Dès le 2 septembre Angèle installe sa famille à Pau et loue deux pianos. Joséphine sa mère, Jeannette sa sœur et elle-même prendront des leçons avec Marie Jaëll qui les accompagne dans cet exode. Fin octobre la Grande Retraite des allemands permet à la « famille » de regagner la capitale. Une filiation spirituelle les unit peu à peu, Marie ●●●

s'adresse à Angèle en l'appelant « ma fille », privilège partagé avec quelques-unes des élèves, mais ce qui est plus étonnant, Marie laisse Angèle l'appeler « maman » ! Plusieurs cahiers d'Angèle rapportent les détails des leçons, presque quotidiennes, que lui donne Marie pendant ces quatre années de guerre. Par ailleurs elles s'écrivent de nombreux « billets », riches d'échanges de soutiens affectueux, la plupart du temps de courts messages dans le prolongement des réflexions inspirées par la leçon du jour.



Marie Jaëll à Angèle Heu, vers 1920 (collection BNUSt)

Pendant ces années de guerre, Angèle établit aussi une vaste correspondance avec son époux. Et à travers les lettres qu'André lui envoie du front, plus de mille cinq cents en quatre ans, l'on voit toute la place que ce travail a pris dans la vie de son épouse et à quel point il est également sensible aux idées de Marie Jaëll.

Ainsi quelques extraits : « [...] Nous sommes installés dans un nouveau cantonnement, dans une maison habitée par deux dentellières très âgées qui font une dentelle magnifique. C'est incompréhensible comme elles peuvent s'y reconnaître. Une a des mains merveilleuses. Chacun de ses doigts trouve une contrepartie, un appui dans un autre, même quand la main est au repos. Ça t'intéresserait bien. » « [...] Hier j'ai regardé avec mes jumelles des hirondelles qui faisaient leur nid. C'était comme un de ces cinématographes instructifs, de les voir arriver, recracher la terre de leur gosier, puis la pétrir, enfin la mettre à une exacte place. C'était bien intéressant de voir leur intelligence et leur adresse. Chaque fois que je vois quelque chose comme cela c'est une double joie d'intérêt et de communion avec toi. » « [...] J'ai rencontré un instituteur nommé Genevrier et je lui ai parlé du travail de Marie Jaëll. J'aimerais beaucoup qu'il s'y intéresse car c'est un homme très intelligent, très vivant, très instruit et très fin. » « [...] Hier j'ai creusé devant notre tente une belle

tranchée pour que nous puissions nous y abriter si les obus poussaient l'indiscrétion jusqu'à venir trop près. Il y avait bien longtemps que je n'avais manié une pelle et après deux heures de cet exercice, j'étais rompu mais cela m'a fait beaucoup de bien. Particularité intéressante : avant, chaque fois que je faisais ce dur travail j'avais immédiatement des ampoules aux mains. Je pensais à cela en creusant hier et je crois que cela a influencé ma façon de tenir la bêche car je n'ai pas eu une seule ampoule ! »

Novembre 1918, la paix est enfin signée. Pour Angèle qui ne peut envisager de quitter Paris, André renonce à sa carrière prometteuse aux États-Unis et rejoint l'équipe dirigeante de la Maison Bianchini Fériet au 34 avenue de l'Opéra. Angèle a 32 ans, sept années de mariage, le temps des enfants pour ce couple très soudé est arrivé. Marie-Charlette France Heu naît en 1919, son prénom est bien sûr un hommage rendu à Marie Jaëll et à son grand-père Charles Spielmann, quant à son deuxième prénom « France », les petites filles nées après la guerre furent nombreuses à le porter, mais il est très probable que la ferveur patriotique de Marie Jaëll, partagée par Angèle, en ait appuyé le choix. Les heureux parents ont choisi Marie Jaëll comme marraine. Un petit mot d'André daté du 7 décembre 1919 en atteste : « Chère Madame, notre grande amie, votre fille Angèle et votre petite-fille et filleule désirent ardemment vous voir et si vous montez, la garde malade vous laissera entrer les embrasser. Bien heureux, nous vous embrassons tous les trois. » La fratrie comptera également deux garçons, Jean-Marie né en 1921 et François en 1923.

Comme toutes les mères de cette époque, Angèle tient un « petit livre » pour sa fille, dans lequel elle note ses observations. Certaines témoignent de toute son imprégnation des idées de Marie Jaëll. Ainsi : « Tous les enfants ont la fraîcheur des sensations, rien d'apparis, rien de faux ; le réel développement serait de suivre la nature et de rendre conscient ce qui est naturellement bien... Guigui (c'est le surnom de Marie-Charlette) semble en plus avoir quelque chose de très profond, de conscient. Comme si toute cette sensibilité naturelle du très jeune enfant se rattachait à des sensations très profondes (une vérité profonde) déjà en action chez elle. »



La diffusion des idées de Marie Jaëll aura été au cœur de ses occupations.

Ainsi dès 1925 Angèle Heu, Madeleine Weiss, Louise Hetzel et Hélène Croizard, disciples témoins des dernières années de recherche de Marie Jaëll, animent des cercles d'élèves toujours croissants. Ces réunions de travail se tiennent autour des Pleyel joués par Marie Jaëll, dans l'appartement de la famille Heu

17 Boulevard Jules Sandeau, toujours dans ce quartier de la Muette. De cette dynamique, encouragée et soutenue par Hélène Kiener et par le gendre d'Angèle Pierre Benoit, naît à Paris, en 1957, la première Association Marie Jaëll.

Isabelle Heu-Balas – Paris décembre 2014

## LA PÉDAGOGIE DU PIANO ACTUELLE : APPORT DE MARIE JAËLL

### Sur les traces de Marie Jaëll

« N'importe où je me trouve, quand j'entends de la belle musique, j'ai l'impression que l'espace dans lequel je suis placée vibre polyphoniquement ». (Marie Jaëll, Paris, 1904, *L'intelligence et le rythme dans les mouvements artistiques*, p. 11).

L'étude du piano est un processus qui n'a jamais de fin et « on devient sensible involontairement, on devient musicien, car à travers les perceptions sans cesse renouvelées, la sphère de la vie musicale s'élargira graduellement » (*La Musique et la Psychophysologie*, p. 52). Ma passion pour la musique, en même temps que celle pour la science, m'ont amené à me mettre « sur les traces de Marie Jaëll » et à apprécier l'originalité et la valeur de ses recherches sur le fonctionnement des doigts, sur les empreintes, sur le rythme et sur la psychologie inhérente au processus d'exécution.

Marie Jaëll embrasse la science pour découvrir les liens qui unissent musique, émotion et toucher. Elle pense qu'un vrai pianiste vit un état autre de l'être, qu'il crée un « paysage sonore » diffus avec les intentions intellectuelles, sensuelles et émotives de la musique. Elle a analysé les sensations tactiles, visuelles et auditives impliquées en jouant du piano. Pour Marie Jaëll, la sensibilité des sons doit passer à travers la sensibilité des doigts. L'affinement de la sensibilité et du mouvement

est nécessaire pour l'étude de l'art: on ne peut pas enseigner sans penser aux mouvements exécutés et aux sons évoqués. Pour exercer un tel pouvoir d'évocation, il est nécessaire de développer le toucher. Jaëll base son propre enseignement sur la physiologie, en réunissant le toucher et le beau son, l'individualité et le mécanisme du piano. La connexion systématique entre physiologie et beauté,

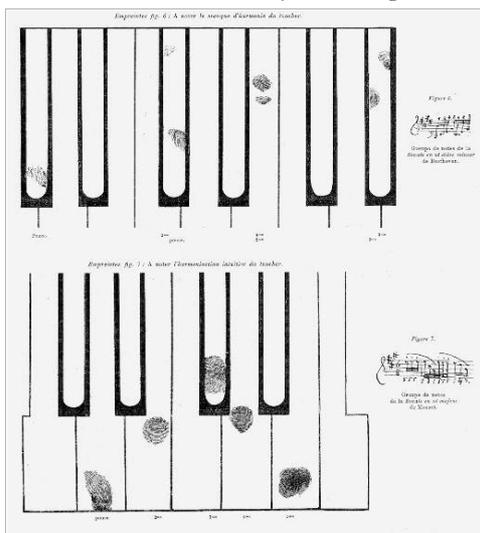
mouvement et son dans l'œuvre de Jaëll donne une compréhension caractéristique du toucher pour lequel l'étude de la reproduction des empreintes digitales semble parfaitement apte à aider la pédagogie du piano.

Dans *La Musique et la Psychophysologie*, p.52, Jaëll poursuit : « Dès que nous tirons une belle sonorité de l'instrument, un lien unit notre propre organisme à l'instrument et, par lui, à la musique ». Pour aborder

l'enseignement du piano d'une manière scientifique, l'étude de la physiologie pourrait être incluse dans les matières obligatoires du Conservatoire. Alors seulement, comme l'enseigne Jaëll, les étudiants pourraient arriver à se former une image mentale aussi précise que possible du mouvement des doigts et leur toucher sur les touches du piano.

Maria Rosario Vitale  
(traduction : M.-L. Ingelaere)

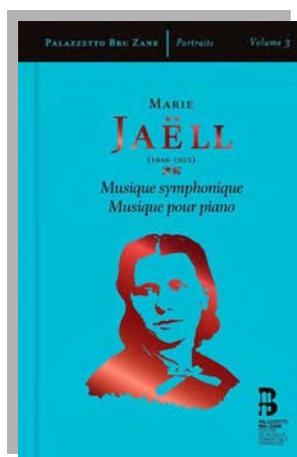
Maria Rosaria Vitale est à la fois musicienne et scientifique, titulaire d'un diplôme en biologie, et spécialisée en piano et musique de chambre. En décembre 2015, elle a soutenu brillamment une thèse de spécialité au Conservatorio di Musica G. Martucci, Salerne (Italie).



Empreintes du mauvais toucher et du toucher harmonieux  
(Le Toucher – collection BNUS)

# NOUVELLES PARUTIONS

## LIVRE-DISQUES



**Marie Jaëll (1846-1925). Musique symphonique – Musique pour piano.** Chantal Santon-Jeffery, David Bismuth, Lidija et Sanja Bizjak, Dana Ciocarlie, Romain Descharmes, Nicolas Stavy, David Violi, Xavier Philips, Brussels Philharmonic / Hervé Niquet, Orchestre National de Lille / Joseph Swensen.

Textes d'Alban Ramaut, Sébastien Troester, Marie-Laure Ingelaere, Florence Launay, Marie Jaëll (extraits). Ed. Singulares, 2015, 135 p., ill. & 3 CD (Palazzetto Bru Zane / Portraits, vol. 3).

Le livre-disque *Marie Jaëll (1846-1925), Musique symphonique – Musique pour piano* est sorti en janvier 2016. C'est le troisième volume de la collection *Portraits* dirigée par le Palazzetto Bru Zane, mais le premier consacré à une compositrice, après ceux consacrés à Théodore Gouvy (1819-1898) et Théodore Dubois (1837-1924), ses contemporains. Il s'est vu attribuer cinq « diapasons » par la revue du même nom en mars 2016. Le titre de la critique

parue dans *Libération* est le plus significatif : « Marie Jaëll, une romantique sortie de l'oubli. » Reprenons le dossier de presse pour présenter l'ouvrage.

Marie Jaëll est sans doute l'expression la plus aboutie de la musicienne du XIX<sup>e</sup> siècle. Malgré ses origines provinciales et les fortes contraintes sociales imposées aux artistes de son sexe, elle sut se faire admettre comme virtuose, compositrice et pédagogue. Le soutien de son mari – le pianiste autrichien Alfred Jaëll – fut pour beaucoup dans le succès de ses premières œuvres pour le piano, mais c'est seule, armée de son talent et de sa persévérance, qu'elle affronta dans la seconde partie de sa vie le tumulte parisien dont elle fut l'une des figures singulières. Alors que sa méthode d'apprentissage est aujourd'hui encore enseignée dans différents pays, on commence à peine à s'intéresser à sa musique, conservée à la Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg. Ce livre-disque révèle ainsi des ouvrages symphoniques ambitieux et tout un pan de sa musique pour piano.

Le portrait de Marie Jaëll se propose de compléter la discographie déjà disponible par des premiers enregistrements mondiaux d'ouvrages importants de la compositrice. On découvrira notamment une grande partie de son catalogue symphonique, en particulier le *Concerto pour violoncelle et orchestre* et le *Concerto pour piano et orchestre n°2* en ut mineur, œuvre de la maturité capable de rivaliser d'intérêt avec les plus célèbres productions dans ce genre. La *Légende des ours* – un cycle de six mélodies humoristiques pour soprano et orchestre – révèle une étonnante capacité théâtrale qui laisse imaginer ce que Marie Jaëll aurait pu faire de son unique projet d'opéra, *Rumée*, malheureusement inachevé. Ce livre-disque n'oublie pas, néanmoins, que l'artiste fut d'abord une pianiste virtuose, attentive à l'expression autant qu'à la vélocité. Les deux cycles intimistes *Les Jours pluvieux* et *Les Beaux Jours* sont à rapprocher des *Kinderszenen* de Schumann tandis que les extraits du triptyque inspiré par Dante : *Ce qu'on entend dans l'Enfer... le Purgatoire... le Paradis* illustrent le versant quasi scientifique de la compositrice, travaillant le son et son émission dans une ascèse mélodique presque complète.

## LIVRE

**Cora Irsen, Marie Jaëll, die charmante Unbekannte [Marie Jaëll, la charmante inconnue], Weimar, Weimarer Verlagsgesellschaft, 2016, 94 p., ill.**

Ce petit ouvrage, en allemand, est écrit par la pianiste Cora Irsen qui a déjà mis tout son talent et toute sa sincérité pour enregistrer en 2015 *l'Intégrale de la musique pour piano* de Marie Jaëll que nous avons présenté précédemment. C'est par l'écriture qu'elle souhaite maintenant faire connaître au grand public la pianiste Marie Jaëll, compositrice et virtuose méconnue du 19<sup>e</sup> siècle. Son engagement l'emporte : elle nous livre une brochure agréablement illustrée qui rend perceptible les multiples facettes de la personnalité passionnée et complexe de Marie Jaëll. Souhaitons qu'une traduction rende accessible en France cette biographie dédiée à un public aussi large que possible.



## ARTICLE

Marie-Laure Ingelaere, *Marie Jaëll, une musique en avance ?* in : « ACCENT 4, la musique classique en Alsace », janvier 2016, p. 18, ill. Nous remercions Olivier Erouart d'avoir mis l'AMJA en valeur à cette occasion.

## ROMAN

Bertolo Ulises, *La sustancia invisible de los cielos [La substance invisible des cioux]*, Barcelona, Espasa, 2014, 327 p.

Il est vraiment inattendu de trouver Marie Jaëll parmi les personnages d'un véritable thriller historique écrit par un avocat espagnol mélomane ! Ignace Pascal, un musicologue résidant à Paris, ignore qu'il risque sa vie au moment où il décide de faire des recherches sur un pianiste, Jean Vanier, dont la trace a été perdue dans le temps. Quand il le trouve enfermé dans un monastère de la Galice, il commencera une aventure insoupçonnée qui n'est pas exempte de danger à laquelle se trouve mêlés Liszt et Marie Jaëll !



# VIE DE L'ASSOCIATION

## Assemblée générale 2015

L'Assemblée générale s'est tenue le vendredi 4 mars 2016 à la Maison des Associations à Strasbourg.

En 2015, l'AMJA fait la *Lettre d'information* selon sa vocation : *Informer, faire valoir l'œuvre de Marie Jaëll*. Les numéros 11 et 12 qui ont paru en avril et en novembre, ont présenté des sujets variés : Marie Jaëll et Liszt, l'histoire des débuts de l'Association Marie Jaëll de Paris, la présentation de six chants humoristiques de Marie Jaëll *La légende des ours* ou *Bärenlieder*, les relations de Marie Jaëll avec son élève Angèle Heu, les ouvrages en téléchargement sur Internet ; et les rubriques habituelles : *Nouvelles parutions ; Actualités ; Vie de l'AMJA*.

En mai 2015, l'AMJA a assisté à l'Assemblée Générale de l'AMJ de Paris. En septembre 2015, elle a participé à la *Journée de rentrée des associations de Wissembourg*. En août 2015, après les avoir classés, elle a fait don à la BNU de Strasbourg d'un ensemble de correspondances et de photos de Marie Jaëll et sa famille, remis par Emmanuelle Rémy à l'AMJA. Par ailleurs des échanges fructueux ont été établis avec la pianiste Cora Irsen passionnée par la musique de Marie Jaëll. Ayant rédigé une présentation de Marie Jaëll pour le livret des CD qu'elle a enregistrés, Cora Irsen a fait don d'exemplaires gratuits de CD de *l'Intégrale de la musique de piano*.

Le second vecteur important est le site web de l'AMJA qui est régulièrement mis à jour. Tous les numéros parus de la *Lettre* s'y trouvent en pdf et peuvent être téléchargés. Il est à l'origine de demandes de renseignements.

Alexandre Plas, trésorier, a commenté un tableau qui résume la situation financière de l'AMJA au 31/12/2015. Le total des recettes est de 1281,45 € ; celui des dépenses est de 1469 € ; il en résulte un léger déficit de 187,55 €. La réalisation de la *Lettre d'information* est le principal poste de dépenses : papier, impression, envois postaux ; en 2015, une subvention de 300 € a été votée pour Cora Irsen. Le solde du Livret A est de 4260,89€. Les cotisations, seules ressources de l'AMJA, couvrent donc tout juste les dépenses annuelles.

Alexandre Plas ayant constaté que les Médiathèques de Haguenau et Wissembourg n'avaient que peu ou pas de documents sur Marie Jaëll, propose de les doter des livres, partitions, enregistrements disponibles dans le commerce, et d'y consacrer une partie du montant du livret d'épargne – qui ne rapporte plus rien, au maximum 1260,89 €. La proposition est adoptée à l'unanimité. Quitus est donné à Alexandre Plas.

Après des échanges animés sur ce projet et sur les perspectives d'avenir, les contacts à prendre, l'ordre du jour étant épuisé, la séance se termine autour d'un verre de l'amitié, l'occasion de goûter un délicieux Riesling venu de Steinseltz.

## LETTRE D'INFORMATION DE L'ASSOCIATION MARIE JAËLL-ALSACE

Publication semestrielle – n° 13, avril 2016

Directeur de la publication : Marie-Laure Ingelaere

Rédaction et mise en page : Sébastien Troester & Marie-Laure Ingelaere

25 rue de Mulhouse – F-67100 Strasbourg – [www.mariejaell-alsace.net](http://www.mariejaell-alsace.net)

SIRET : 802 001 743 00011

Imprimé par nos soins